

## Vers des compétences plurilingues et interculturelles pour étudiants de toutes les disciplines

Georges Lüdi (Bâle)

Nombre d'universités européennes sont en train de revoir leurs programmes. Entre autres, parce que les exigences du monde du travail à ceux qui sortent des universités ont beaucoup changé. Et cela ne concerne pas seulement les savoirs et savoir-faire disciplinaires. Des compétences générales (éthique, *gender studies*, compétences sociales, etc.) jouent un rôle de plus en plus important. Cela concerne aussi les langues. Il y quelques années encore, on parlait du principe que des étudiants en sciences exactes étaient, pour ainsi dire par nature, peu doués pour les langues. Leurs maladresses étaient excusées, voire acceptées. Aujourd'hui, la Commission européenne postule des compétences en deux langues étrangères au moins pour l'ensemble des étudiants de toutes les disciplines. Un répertoire plurilingue constitue en effet un atout pour tout diplômé d'une université. Des physiciens ou chimistes francophones, italophones, germanophones, etc. qui ne sauraient pas au minimum l'anglais seraient automatiquement écartés des réseaux internationaux. De leur côté, de plus en plus de réseaux régionaux fonctionnent en plusieurs langues, et des compétences fonctionnelles (surtout passives) dans les langues européennes voisines facilitent grandement l'accès à ces réseaux. L'Université de Bâle, pour ne citer qu'un exemple, élabore actuellement le profil de ses futurs étudiants, ce que l'on pourrait appeler la "compétence pour étudier". Inutile de dire que la connaissance de plusieurs langues (notamment allemand, anglais et français) y figure en bonne position. Et qu'il ne s'agit évidemment pas des seuls savoir-faire linguistiques, les compétences communicatives exigées comprenant aussi et nécessairement des composantes (inter-)culturelles et sociales. L'université ne doit plus simplement

produire des scientifiques, mais des citoyens aptes à construire et gérer des connaissances dans une société en même temps de plus en plus globale et de plus en plus hétérogène et métissée.

Dans ce contexte, l'aventure scientifique bilingue et interculturelle de l'échange entre deux groupes d'étudiants, bâlois et parisiens, et l'expérience du terrain en ville comme plurilingue par excellence prennent une signification particulière. Premièrement par l'expérience de l'altérité qu'elles ont permise, et ceci à deux niveaux. D'une part la confrontation avec des camarades socialisés dans des systèmes éducatifs et politiques suffisamment différents pour que la différence se note, suffisamment semblables pour qu'une dynamique de l'interaction puisse s'établir a constitué un défi en même temps qu'un champ d'expérimentation. D'autre part le travail sur des terrains plus ou moins inconnus dans des équipes mixtes a non seulement permis la prise de conscience de l'interculturalité dans l'objet de recherche, mais aussi de faire sous la forme de regards croisés. Deuxièmement parce que ce séminaire a permis aux participant(e)s de vivre l'exolinguisme dans plusieurs de ses facettes. Il manquait toutefois la dimension préoccupante et potentiellement menaçante grâce, précisément, à la composition binationale des équipes. Les biographies linguistiques très hétérogènes des participants ont sans doute encore renforcé le sentiment que les répertoires dans les villes, entre enquêteurs et enquêtés, sont un phénomène à géométrie variable. Pour les moins plurilingues parmi les étudiants s'y est ajouté l'expérience d'un dépaysement linguistique, pour les étudiants du français bâlois la chance d'une période d'immersion totale dans la langue cible.

Mais la dimension la plus importante de ce séminaire n'a pas encore été mentionnée. Bien entendu, des stages linguistiques (obligatoires dans le cursus des étudiants de français bâlois, bilingues par la force des choses) procurent aussi des expériences d'immersion et d'altérité. Le travail en équipe dans des réseaux de recherche internationaux devient de plus en plus normal et permet la confrontation entre des cultures académiques différentes. Et il n'est plus nécessaire de voyager de Bâle à Paris ou de Paris à Bâle pour vivre le plurilinguisme social dans ces diverses manifestations. Souvent, pourtant, la distance critique avec le vécu est réduite ou même absente, la réflexion manque. Pas ici. Car le sujet même du séminaire enjoignait les participants à cette réflexion, non seulement sur le plurilinguisme des autres, mais sur leur propre expérience. Recherche et vécu personnel, pratique du plurilinguisme et de l'interculturel et réflexion sur bon nombre de leur caractéristiques se sont engagés dans une symbiose. Les travaux des étudiants se ressentissent des synergies que cette " mixture " a engendrées.

Il est évident que cette expérience a bénéficié de conditions particulières. Elle a été rendue possible par la combinaison, dans l'équipe directrice, d'une cohésion à l'épreuve des difficultés du terrain, d'engagement et de sérieux scientifique hors pair ainsi que de dévouement inconditionnel à l'enseignement universitaire de haut niveau. On notera que les étudiants, eux aussi, n'ont pas mesuré leurs efforts pour construire des savoirs et des savoir-faire inédits, dont les textes recueillis dans ce volume sont la trace. A eux tous, au nom du Romanisches Seminar de l'Université de Bâle, un grand merci.

Mais il serait faux de considérer ce séminaire comme un cas unique. Nous voudrions, au contraire, en dégager les éléments d'un modèle pour l'avenir. Trop souvent, les étudiants sont enfermés (ou s'enferment) dans les prisons que constituent les systèmes universitaires nationaux et songent, tout au plus, à acquérir des " points de crédits " qui leur manquent dans l'université d'accueil. Les programmes de mobilité se limitent en général à aplanir les difficultés bureaucratiques et matérielles d'un changement de ville universitaire et ne facilitent pas les contacts et moins encore la réflexion sur ces contacts. Et il est rare que des collaborations de recherche permettent d'inclure réellement des étudiants (et non seulement celles et ceux qui ont déjà choisi la voie de la recherche) et d'imaginer un enseignement interuniversitaire dans le meilleur sens du terme. Que faut-il faire pour qu'un changement advienne ? Certes, des moyens financiers relativement importants doivent être alloués à ce propos. En plus, il s'agit de créer les conditions institutionnelles pour que de telles expériences ne dépendent plus de l'initiative de quelques-uns, mais deviennent la préoccupation de tous : partenariats entre universités, reconnaissance mutuelle des efforts des étudiants, prise en compte du travail administratif supplémentaire, etc. Mais c'est surtout au niveau des programmes d'études que des changements sont nécessaires : des expériences plurilingues et interculturelles devraient faire partie intégrante du curriculum des étudiants, les contacts et les échanges constituer une composante normale de tout programme. La voie a été ouverte par les participantes et participants à ce séminaire : à nous tous de nous y engager !